

# Les Souterrains de Compiègne

---

## *Recherches Archéologiques*

---

### PREMIÈRE PARTIE

---

En parcourant l'intéressant ouvrage de M. A. Blanchet, sur les souterrains-refuges de la France, j'ai trouvé quelques renseignements qu'il m'a paru bon de citer au cours de cette étude.

Il est peu de questions plus obscures que celle qui a trait aux galeries souterraines, souvent accompagnées de salles plus ou moins vastes, qui ont été signalées dans plusieurs régions de la France.

M. Blanchet estime qu'il existe au moins un millier de souterrains-refuges, inégalement répartis dans le sol de la France, dont 76 environ dans le seul département de l'Oise.

Aucun travail d'ensemble ne paraît exister, permettant d'étudier et de comprendre l'importance des travaux exécutés sous terre par les générations successives de notre pays.

Certains archéologues sont convaincus que l'absence de tout objet préhistorique dans ces galeries souterraines démontre qu'elles sont relativement récentes. Cette raison ne semble pas probante, car on peut admettre que les objets existant dans ces galeries, ayant servi de refuge, ont pu être enlevés lors de leur occupation.

Il est bon aussi de tenir compte des tassements et même des effondrements survenus au cours des siècles et qui ont pu atteindre certaines galeries; dans ce cas, les objets anciens qui pouvaient s'y trouver, sont considérés comme perdus.

Beaucoup de souterrains cités, ont été tardivement pratiqués au moyen-âge, et d'autres, à une époque plus reculée.

Il y a aussi ceux qui dépendent des châteaux, dont une issue secrète permet le dégagement à une distance souvent considérable.

On peut citer enfin les souterrains qui existent sous

certaines grandes villes et qui ont eu souvent des carrières pour origine. Il est probable que, lorsqu'une cité se fondait, il importait de trouver les matériaux aussi près que possible.

En ce qui concerne Compiègne où, sous les parties anciennes, il existe des souterrains, il est permis de penser que ce sont, pour la plupart, d'anciennes carrières. Cependant, l'auteur cité plus haut croit que, dans le département de l'Oise, en particulier, les souterrains datent, en majorité, du moyen-âge.

A Compiègne, les habitants ont souvent transformé les souterrains qui existaient sous leurs maisons en caves parfois superposées sur plusieurs étages. Elles se maintiennent dans une solidité relative, car les ouvriers, en extrayant le tuffeau jaunâtre, ont laissé dans maints endroits des piliers de soutènement.

Il est probable aussi, pour ne pas dire certain, que la plupart des souterrains de Compiègne ont dû servir d'abris aux habitants, pendant les bombardements, au cours de la grande guerre.

La présente étude est bien incomplète, par suite du manque de documents et des autorisations de visites souvent difficiles à obtenir des propriétaires ou occupants de maisons à souterrains.

Je m'efforcerai donc de relater, aussi succinctement que possible, les renseignements qu'il m'aura été possible de recueillir. Ceux qui suivent, sont tirés du procès-verbal de visite des carrières au-dessous de la ville de Compiègne, visite effectuée en 1766, conformément aux ordres du marquis de Marigny, conseiller du roi, Louis XV, directeur et ordonnateur général des bâtiments et jardins de sa Majesté, par MM. Bellicard, architecte du roi; Nicolas Galant, ancien contrôleur au département de l'école royale militaire; Charles Poisson, officier toiseur des marbres et pierres des bâtiments du roi; Mignotel et Boissel, inspecteurs des bâtiments; Denis père et fils, entrepreneurs des ouvrages de maçonnerie du dit département.

La première visite eut lieu le 24 mars 1766.

« Entrés par une issue donnant sur la place d'armes, les contrôleurs descendirent par une rampe douce d'environ

sept pieds de hauteur, au bout de laquelle ils trouvèrent une porte en chêne, fermée par une serrure et un cadenas; puis ils descendirent un escalier de 54 marches en pierre, représentant 36 pieds environ (c'est-à-dire près de 12 mètres) de profondeur au-dessous de la surface du sol.

Par différentes galeries d'environ 60 toises de pourtour, ils arrivèrent sous la basse-cour de l'hôtel du comte de St-Florentin et relevèrent l'inscription en écriture noire sur un massif de maçonnerie « Hôtel St-Florentin » et, un peu plus loin, cette autre inscription: « Latrines de l'hôtel St-Florentin ».

Au cours d'une seconde vacation, ils entrèrent par la rue qui allait au puits du couvent de la Congrégation, par la première entrée, du côté de la rue Vide-Bourse (1).

Il me paraît utile de rapprocher les noms de rues disparus de ceux qui les ont remplacés.

La rue d'Alger s'appelait rue Vide-Bourse en 1530, 1647, 1676, 1707 et 1734.

Melchior Regnauld prétend, dans son histoire de Soissons, que les rues où les juifs avaient leur change en prenaient le nom de rue Vide-Bourse.

La rue d'Alger avait pris, en 1792, le nom de « rue de la Fédération »; en 1804, celui de « rue de l'Impératrice »; en 1814, celui de « rue d'Angoulême »; en 1830, celui de « rue d'Orléans »; c'est en 1848, qu'elle a reçu celui actuel.

La rue des Domeliers s'appelait déjà ainsi en 1258 et on lit dans une lettre de Saint Louis de la même année: « *Via quæ dicitur Domelier* ». Le nom de Domelier paraît avoir été celui d'une des principales familles de Compiègne. En 1280, Pierre de Domelier, écuyer, fils de Bertrand de Domelier, donnait en aumône aux Cordeliers tout ce qu'il avait d'héritage, devant et derrière, entre la rue des Domeliers et le pourpris des Frères mineurs.

La rue du Paon tire son nom d'un ancien logis ou hôtel qu'on a aussi écrit « du Pavon ou des Pavons ».

1. Le couvent de la Congrégation était situé entre la rue du Château qui s'appelait alors rue du Sac et la rue Vide-Bourse qui précédait la rue du Paon et celle des Domeliers.

Cette rue se nommait, en 1694, rue des Chirons, des Charons, ou aux Carrons, sans aucune certitude d'orthographe ou d'origine. On la nommait rue du Paon en 1711 et elle prit, pendant la Révolution, le nom de « rue Voltaire ».

La rue du Château s'appelait « rue du Sac ou du Sacq » en 1315, 1325, 1642 et 1734; rue de la Révolution en 1792 (1).

« Au-dessous des bâtiments de la Congrégation et en longeant la partie de la rue Vide-Bourse qui descendait du côté du carrefour Soissons, les contrôleurs passèrent sous la terrasse de l'hôtel de Brionne, puis sous la maison de Mme Vve Charlier.

Au cours de cette visite, ils eurent à constater l'exploitation de parties de harpes et d'arrachements. Pendant l'examen de cette opération, nous avons, écrivent-ils, très distinctement entendu le roulement des voitures et le passage au galop de chevaux. Continuant à suivre la même carrière, ils arrivèrent au-dessous de l'hôtel du garde-meubles et dans un souterrain servant de cave basse à M. Dolé, maître des hautes œuvres.

Dans les vacances suivantes, descente et passage sous la rue du Château, sous la cour et les jardins de la Congrégation, pour arriver sous une autre partie de la rue, vis-à-vis le jardin du contrôleur des bâtiments, proche la Chancellerie, sous les maisons de Mme de Sandrac, de M. Coutant, de M. de Billy, à côté de l'hôtel du duc de Praslin et de celui du duc de Choiseul, pour arriver devant un écriteau « Cour de l'hôtel Saint Florentin »

Les visites de contrôle se poursuivent en suivant les galeries au-dessous de la Porte Neuve joignant la terrasse de la Reine, sous le passage du Roi nommé la Porte Royale. Retour à l'hôtel de Choiseul et passage sous la rue des Potiers, sous le pavillon de Mmes de France, l'appartement de la comtesse de Noailles, le bosquet de la Reine, le corps de garde suisse, la cour des cuisines du Château, celles de Mme la Dauphine, la maison de Mme le Féron, l'hôtel de Gesvres, mitoyen de celui de Mme de Gayac; enfin, rue des Minimes, sous la maison du sieur Prévôt.

1. AUBRELICQUE. Société historique, Bulletin n° 1, page 245. — Zacharie RENDU Les anciens quartiers de Compiègne.

Ces diverses visites de contrôle ont été faites en 22 vacations, à raison de 1 et 2 chaque jour, et ont demandé 110 heures environ. Commencées le 24 mars 1766, elles ont pris fin le 14 avril suivant.»

Sur leur procès-verbal, les contrôleurs n'ont rien signalé qui soit intéressant à mentionner ici. Ils ont seulement constaté, dans nombre de galeries, des extractions plus ou moins récentes de moellons, des fouilles faites dans beaucoup d'endroits, des arceaux aux deux tiers ruinés, des éboulements nombreux, des moellons détachés de la masse, le ciel de certaines carrières miné par les infiltrations et menaçant ruine. Ils ont, partout où cela était utile, laissé pour repères, des lettres alphabétiques peintes en rouge, sur des carreaux ou des pierres apparentes. Ils ont enfin prescrit la construction urgente de piliers et de murs destinés à soutenir les ciels des galeries et à empêcher les effondrements.

Il est cependant intéressant de mentionner la constatation faite au cours de la visite du 1<sup>er</sup> avril, sous l'appartement de Mme de Noailles.

Dans un renforcement de galerie de 16 pieds de profondeur, le contrôleur des bâtiments fit faire une ouverture de 3 pieds de largeur dont le parement ainsi qu'une partie du massif étaient construits en moellons et mortier de chaux et sable d'une profondeur de 5 pieds 1/2 sur 4 de hauteur, le surplus bloqué en pierres sèches à 2 pieds de surélévation jusqu'au ciel de la dite carrière. Or, le 25 du mois précédent, M. Denis père entrepreneur de maçonnerie, avait été surpris en train de travailler lui-même, vraisemblablement dans le but d'empêcher les contrôleurs de faire cette découverte. Le garde des bâtiments avait même constaté l'état d'agitation et de fureur dans lequel était M. Denis. M. Bellicard fit observer que cette besogne avait été faite sans ordre, dans le courant de l'année 1763. Mis au courant de l'incident, M. de Marigny donna l'ordre de retirer des mains des entrepreneurs les clefs des carrières.

Malgré mes recherches et examen des cartes de l'ancien Compiègne, il ne m'a pas été possible de fixer l'emplacement des hôtes ou demeures relatés ci-dessus, sauf celui du couvent de la Congrégation, de la maison Le Féron et de l'hôtel de Brionne. Cependant, il semble probable que toutes ces

demeures devaient exister dans un rayon qu'on peut délimiter ainsi : Rues Vide-Bourse et des Domeliers, l'Hôtel de Ville, les rues des Minimes, le Féron et de la Porte-Chapelle.

D'autre part, la place du Palais, avant 1825, époque à laquelle elle a reçu la forme actuelle, était très petite; les maisons venaient à droite et à gauche, presque au pied du Palais.

Il est vraisemblable que plusieurs des dits hôtels existaient à cet emplacement, avant de tomber, en 1825, sous la pioche des démolisseurs.

Le 29 mai 1820, M. Léré visita les carrières de la ville et en fit la relation suivante :

« Les carrières de la ville sont, comme celles du château avec lesquelles elles communiquent, le résultat des exploitations faites dans le calcaire compact, par les habitants, pour leur usage. Leur origine est inconnue. Elle remonte sans doute à la fondation de la ville. Il est même probable que l'on tirait de ces mines les matériaux nécessaires à la construction des maisons qui, dans les temps anciens, étaient en bois et aussi les moellons nécessaires à la construction des fortifications. Ce qui justifie encore mon opinion sur leur antiquité, c'est qu'elles me paraissent avoir été exploitées avant la construction de l'église Saint-Jacques et du Château, puisque l'on a bâti en sous-œuvre des masses considérables de maçonnerie pour soutenir ces établissements et que ce travail est sans doute moderne.

L'exploitation de ces carrières s'est faite à ciel couvert et par galerie. Leur hauteur est en général de 6 à 8 pieds, leur largeur de 8 à 14 pieds, leur profondeur de 46 pieds, à la maison qu'occupait autrefois M. le Dreux, contrôleur des bâtiments du Roi, rue Saint-Jacques occupée aujourd'hui par M. Boitel, son petit-fils.

Voici, comment j'en juge :

L'escalier de la maison de Mme de Sandrac que l'on croit être la maison de la sainte famille, où il y a une école de filles, à 38 marches encore entières de 6 à 7 pouces de hauteur, ce qui donne 22 pieds. On remarque 7 arceaux

saillants de la voûte de cette cave ou il en manque qui ont environ 10 pouces de saillie, ce qui fait 5 pieds 10 pouces.

La profondeur du puits de la Congrégation, depuis le sol de la carrière jusqu'à la naissance de l'eau, est de 18 pieds. La profondeur totale de la carrière est donc de 46 pieds.

J'ignore à quelle époque a pu être faite la descente des caves qui sont assez nombreuses ; elle doit être ancienne. A l'exception de celle du Contrôleur qui se trouve dans la maison qu'occupait feu M. Joly, rue des Petites-Écuries, par laquelle je suis entré et qui a son ouverture au Nord, l'ouverture des autres regarde le levant ; elles sont toutes bâties en belles pierres de taille ; elles sont très larges et leurs voûtes se composent d'arceaux saillants d'un pied environ, qui règnent depuis la naissance jusqu'à la fin de la cave et de la voûte.

Suivant les dates et les inscriptions qui se voient dans ces carrières, les travaux en sous-œuvre paraissent avoir commencé en 1713. En 1737, on a fait ceux des environs de l'église Saint-Jacques qui sont les plus considérables ; en 1765, ceux sous la maison du contrôleur des bâtiments et de la Congrégation, dont le puits a été bâti à cette époque, suivant la date qui existe encore, c'est-à-dire cent vingt et un ans après que la ville eut permis à ces religieuses de former un établissement en 1644, dans la commune, dans le local nommé « Petit Ourscamp. »

J'ai parcouru ces carrières le lundi 29 mai 1820, de 5 heures à 9 heures du soir.

Une des issues a été réouverte à l'occasion d'une excavation qui s'est faite dans la cour de M. Joly ; toutes les entrées sont actuellement bouchées ou murées.

Étant descendus par l'escalier de la maison du Contrôleur, rue des Petites-Écuries, nous avons suivi un chemin indiqué : « Rue qui conduit à Saint-Jacques et à l'escalier de Mme de Sandrac » ; nous avons vu le puits de M. Ensement, maître de pension ; derrière ce puits, il existe un petit escalier et, plus loin, la fosse d'aisances du jardin des Minimes.

On dit qu'il y avait dans le voisinage un passage qui

conduisait au polygone et par où passait l'artillerie. On dit encore qu'en 1770 un ouvrier avait trouvé les débris d'un affût de canon dont le bois était pourri. L'arcade bâtie en pierres est bouchée aujourd'hui ; elle a 9 pieds de large à sa naissance. Il est difficile de croire qu'une voiture put passer dans cet espace. D'ailleurs, le polygone construit sous le règne de Louis XV, n'était destiné qu'à faire un camp pour l'instruction de ses enfants.

On a cherché à se reconnaître dans les carrières, lorsqu'on y a travaillé, en les divisant par quartiers. Il y en a 5 ou 6 qui sont indiqués par des numéros et des lettres rouges.

En continuant, on trouve une inscription en lettres rouges : « Puits de la basse-cour de M. le Contrôleur » L'arc-boutant, porte le millésime de 1736. Les arcs n'ont que 5 pieds de large et 5 de hauteur. Le puits du Contrôleur n'existe plus ; il ne reste qu'un trou au ciel de la carrière au-dessus duquel on aperçoit une voûte très bien faite.

Dans la rue Saint-Jacques, se trouve l'escalier de Mme de Sandrac. Cet escalier a 38 marches encore en bon état. On croit que c'est la maison occupée aujourd'hui par une école de filles dite « la Sainte Famille. »

En descendant pour aller à Saint-Jacques, il y a 10 à 12 pieds de pente ; on arrive du côté de la sacristie de cette paroisse. C'est l'endroit où l'on a fait le plus de travaux en 1737. Les arcades ont 7 pieds de hauteur et 3 de largeur. Ce quartier porte le numéro 1.

Un peu plus loin, on remarque l'emplacement d'un ancien four à chaux de 6 pieds de large ; la cheminée est construite en pente et en pierres calcaires. On croit qu'il doit aboutir vers la maison Constant ou celle du « Lyon d'argent. »

En poursuivant, on aperçoit un gros massif circulaire, bâti en petits moellons qui s'écroulent ; ce sont sans doute des fosses d'aisances qui ne doivent pas être éloignées du chantier de Boulet ou de la maison de Denis.

Enfin, en revenant sur ses pas, on voit une galerie, bouchée par les gravats, conduisant sous l'église de la Congrégation, puis au cimetière ou caveau où l'on inhumait les religieuses et au puits de la Congrégation bâti en 1765, en pierres de taille de 11 pouces d'épaisseur, de 17 pieds de tour, n'ayant que 4 pouces d'eau, et 18 pieds de



hauteur depuis l'eau jusqu'au plancher ou sol de la carrière dont l'extrémité supérieure donne dans le jardin de M. Boitel.

L'eau filtre d'une manière assez forte par les fentes du calcaire grossier.

Après la relation de M. Léré, voici celle de M. Émile Coet (1).

« Le sol sur lequel repose la ville de Compiègne dont l'altitude est de 34 mètres à l'Hôtel-de-Ville et de 48 à Royallieu, appartient à un calcaire crayeux ; à la partie inférieure de la ville, le terrain de transport est recouvert par une couche d'alluvion.

Il existe, sous le plateau et sur le flanc de cette colline, de vastes galeries souterraines qui sont d'anciennes carrières exploitées pour en extraire les matériaux nécessaires à la construction des maisons et de la muraille d'enceinte. Ces carrières n'étaient pas exploitées à ciel ouvert, comme à Margny ; c'était au moyen de regards ou de puits que la roche calcaire était extraite, puis amenée à la surface au moyen d'un treuil et d'une benne.

Ces galeries ont, en général, trois mètres environ de largeur sur autant de hauteur ; elles sont creusées, dans leur plus grande profondeur, à dix mètres de la surface du sol.

Sous le palais, la présence de ces carrières ne paraît pas avoir préoccupé les architectes qui ont élevé des constructions importantes sur ces immenses galeries serpentant sous le château, dans toutes les directions. Ce n'est que plus tard qu'on a songé à consolider l'étage inférieur par des travaux de soutènement.

L'église Saint-Jacques repose également sur d'anciennes carrières.

Sous l'abbaye de Saint-Corneille serpentaient aussi de vastes galeries. Il s'est longtemps rattaché à ces souterrains des idées de mystères et presque de merveilleux. Ces galeries, dans lesquelles on descendait par un large escalier voûté en arcs doubleaux rampants, étaient très vastes et communiquaient avec un grand nombre de caves voisines. Elles ont été comblées presque en totalité.

1. Tablettes d'histoire locale (3<sup>e</sup> partie).

Toutefois, ces galeries semblent ne pas dépasser une ligne qui suivrait la rue des Trois-Barbeaux, jusqu'à la rue Le Féron inclusivement. Elles constituent, pour beaucoup de maisons, une cave à double étage.

Ces carrières ne paraissent pas avoir servi de refuge pendant les guerres du moyen âge, comme cela se pratiquait dans un grand nombre de villes et de villages de la Picardie. Au moment d'une invasion, les habitants se réfugiaient dans des cryptes ou creutes, après y avoir renfermé ce qu'ils avaient de plus précieux.

Ces souterrains appelés encore « muches » et dont l'existence remonte, dans certaines localités, à l'invasion des Normands, ont des puits, des fours, des niches, des foyers, ce qui tend à prouver qu'ils étaient habités.

Dans les cloîtres de Saint Corneille existait un puits qui offrait une particularité architecturale. A une profondeur de 10 mètres, il s'arrondissait en forme de voûte sphérique et formait un rond-point souterrain appareillé avec soin. Quatre niches formant autels et répondant aux quatre points cardinaux, étaient pratiquées dans le terre-plein de ce rond-point autour duquel régnait, au-dessous de ces niches, une marche circulaire que l'eau venait effleurer.

Les pierres que l'on extrayait des carrières de Compiègne étaient d'une structure compacte, d'un grain serré ; elles contenaient parfois des rognons de silex pyromaques, qui les rendaient difficiles à travailler. La présence des bancs de silex volcaniques dans ces étages inférieurs augmentait encore la difficulté de l'extraction de la roche crayeuse. On y rencontrait encore des stalactites de chaux carbonatée, formées par les infiltrations d'eaux chargées de sels calcaires.

M. Méresse disait que lorsqu'on bâtit le faubourg Hurtebise, on avait ouvert des carrières pour extraire les matériaux propres aux fondations des maisons.

Sous la terrasse du Palais, le long des murailles, existent des casemates qui servaient d'abris aux défenseurs ; des meurtrières étaient ménagées dans l'épaisseur des murs.

Enfin, sous la Porte-Chapelle, s'ouvre une galerie souterraine conduisant à une poterne donnant dans le fossé ; en cas de retraite, les troupes trouvaient là un refuge et pouvaient défendre encore l'accès de la porte du Connétable. »

### Visite de souterrains par M. le Maire de Compiègne

Le 17 Juillet 1907, un affaissement du sol s'étant produit devant le cercle militaire, rue de la Sous-Préfecture, M. Fournier Sarlovèze voulut profiter de cette excavation pour aller, avec M. Lacour, agent-voyer, reconnaître quelques souterrains de ce quartier.

Arrivés à peu près au croisement des rues Mounier et Pierre-Sauvage, alors qu'il se figuraient avoir parcouru une assez grande distance et se trouver assez loin de leur point de départ, MM. Fournier Sarlovèze et Lacour virent une longue galerie, en parfait état de maçonnerie, qui comportait de distance en distance, des accès d'escaliers conduisant vers les immeubles, avec voûte ogivale à chaque marche.

Deux puits, ayant leurs ouvertures sur ce souterrain, permettaient de voir la lumière du jour; l'un de ces puits donnait dans le jardin du presbytère de Saint-Jacques.

M. Lacour raconta alors à M. le Maire que, du temps de M. Guéry, agent voyer, un effondrement de même nature l'avait conduit dans ce souterrain où ils se trouvaient actuellement et que, au moment où il était devant ce puits, il vit descendre un seau.

Les personnes qui accompagnaient M. Guéry s'amuserent à crier que le diable était dans le puits.

Saisie de terreur, en entendant ces voix souterraines, la gouvernante du curé lâcha le seau qui tomba brutalement.

J'ai pensé qu'il était intéressant de reproduire le compte rendu de l'exploration souterraine, faite le 27 mars 1909, au poste forestier de Saint-Corneille, par M. Guynemer (1).

« Le souterrain, dont la hauteur varie d'abord entre 2 m. 10 et 2 m. 20, a son plafond à 4 mètres au-dessous du plan extérieur, du moins, dans la première partie. On y descend par une légère pente, suivie de 14 degrés disposés il y a quelques années et, fait important, on trouve encore dans le sol une vieille marche qui sert de fondation aux autres et témoigne que le niveau n'a guère changé.

En s'engageant sur l'escalier, on passe sous une voûte inclinée faite d'arcades débordant les unes sur les autres,

1. GUYNEMER. — Société historique, procès-verbaux 1909.

comme on en voit souvent dans les caves de Compiègne, et on arrive sur un parterre de sable épais. Après 3 mètres, on trouve à droite et à gauche, deux cellules qui ont visiblement été munies de portes. Celle de gauche est garnie d'une feuillure ; sur celle de droite, au contraire, la pierre est nivelée en glacié pour que la porte puisse s'y appliquer. Les marques des gonds et verrous sont apparentes des deux côtés et la hauteur sous plafond est de 1 m. 50.

Aussitôt après ces deux cellules, on arrive à une porte que suit un abaissement du plafond (1 m. 85). Au fond, on trouve une niche, très probablement destinée à recevoir une lumière et le souterrain tourne à droite, à angle droit. Dès lors, il n'a plus que 1 m. 45 sous plafond et c'est là, au bout de 3 ou 4 mètres, qu'un éboulis vient obstruer la voie.

Au ras de la porte, se trouve une large cheminée d'aération qui assurait l'assèchement du souterrain de part et d'autre de la fermeture. La cheminée se continuait dans le sol, où elle était probablement fermée par quelque grille, et ceci semblerait indiquer un deuxième étage de sous-sol. La crainte des accidents a fait combler la partie inférieure de ce tuyau d'air ; quant à sa partie supérieure, il est à noter qu'elle n'est pas au centre de la voûte et ce ne sont pas les terres qui ont refoulé la maçonnerie, la disposition des pierres du tympan ne laissant aucun doute à cet égard.

Autant qu'on en a pu juger, lorsque le déblaiement a atteint son maximum, c'est à une seconde cheminée, destinée à produire courant d'air avec la première, qu'est dû l'effondrement de la voûte et l'éboulis que nous avons essayé de traverser.

D'après la boussole et la carte, la branche interrompue se dirigerait vers les carrefours du Précipice et du taillis de Berne.

Si l'on s'oriente d'après le soleil et l'heure moyenne, on trouve que cette galerie est percée dans la direction nord-sud. Il est donc probable qu'on est en présence du sous-sol d'une construction dont les deux façades étaient tournées vers l'est et l'ouest. Cette hypothèse est plausible. En portant nos recherches alentour, nous avons rencontré à une profondeur de 0 m. 35 à 0 m. 70, les restes d'un mur terminé par une tour.

L'ensemble ne devait présenter aucune valeur défensive car la tour, en retrait, ne flanque pas le mur et ses fondations n'ayant que 0 m. 40 d'épaisseur, on juge de ce que devait avoir sa partie supérieure.

Il semble qu'une galerie de 1 m. 45 de hauteur ne saurait conduire très loin ; si le souterrain de Saint-Corneille avait pu être exploré, on saurait où il mène et la légende répandue à son sujet, le faisant parvenir à l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, pourrait être détruite».

---

## DEUXIÈME PARTIE

---

### Carrières du Palais de Compiègne

On descend par plusieurs issues dans ces souterrains. L'une, se trouve dans le fossé à l'angle méridional de la terrasse ; plusieurs marches y donnent accès. Une autre descente, (qui a dû être bouchée vers 1812) se trouve dans la petite cour derrière le jeu de paume. Une seule reste libre, celle qui communique dans le corridor des cuisines et qui est désignée sous le numéro 267. Il y a double porte. Il faut, pour y arriver, descendre 29 marches. Après avoir franchi le palier, on descend 34 marches de 7 pouces de hauteur, pour se trouver de 31 à 33 pieds plus bas que la cour des cuisines, c'est-à-dire à environ 11 mètres. L'épaisseur du mur est de 3 pieds 8 pouces.

« C'est le 18 mai 1814, dit M. Léré, dont nous relatons presque complètement le récit de son exploration, que j'ai fait la visite des carrières du Palais, en compagnie de M. Caziot et de deux jeunes gens des bâtiments. Nous nous étions munis de 4 flambeaux, de chandelles et d'une lanterne qui nous ont été très utiles, étant restés à parcourir ces souterrains plus de 2 heures, sans avoir pu encore tout voir.

Ces carrières sont creusées dans la craie ou, pour mieux dire, dans le calcaire grossier, et, pour empêcher que ce calcaire ne tombe par l'effet des infiltrations ou d'autres

causes, il a été jugé convenable de le soutenir par une grande quantité de maçonnerie en pierres de taille, très bien assemblées, sur lesquelles on voit les empreintes du riflard. Cette maçonnerie est montée sur des pieds distants de 4 pieds, l'un de l'autre, et se terminent en cercles parfaitement arrondis, hauts de 6 pieds 6 pouces à 7 pieds pour la plupart, rapprochés les uns des autres, de manière à soutenir la voûte des carrières qui pousse avec tant de force, que le 5<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> pillier en ont plié sous la charge, que les pierres de taille sont écrasées et même repoussées.

Après avoir parcouru un petit espace, on voit sur le mur des marques qui indiquent que, là, se trouve le logement du portier.

Un peu plus loin, à droite, on voit écrit en lettres romaines moulées:

« ANGLE DU PAVILLON NEUF — EN SUIVANT FACE DU PAVILLON. »

Du côté de la maison Grimonval qui est ainsi indiquée, on lit « Elocien 1765 ».

On descend et on trouve écrit: « Route qui conduit à la maison Grimoy »

En tournant à gauche, on lit sur le mur: « Ancien jardin de Mme le Féron » A cet endroit, les voûtes n'ont guère plus de 5 pieds d'élévation sur 3 pieds de largeur.

En tournant encore, on va du côté de la rue des Potiers; on trouve écrit: « Puits de l'ancienne pâtisserie de la Reine ». Il reste encore des formes de ce puits par lequel il tombe encore beaucoup d'eau et des immondices qui s'étendent assez loin dans ce souterrain.

En face est écrit: « Maison de Saint-Fal ».

Du côté de la place au blé est écrit: « Carrière qui va sous la maison de Mme le Féron ».

Plus loin est écrit:

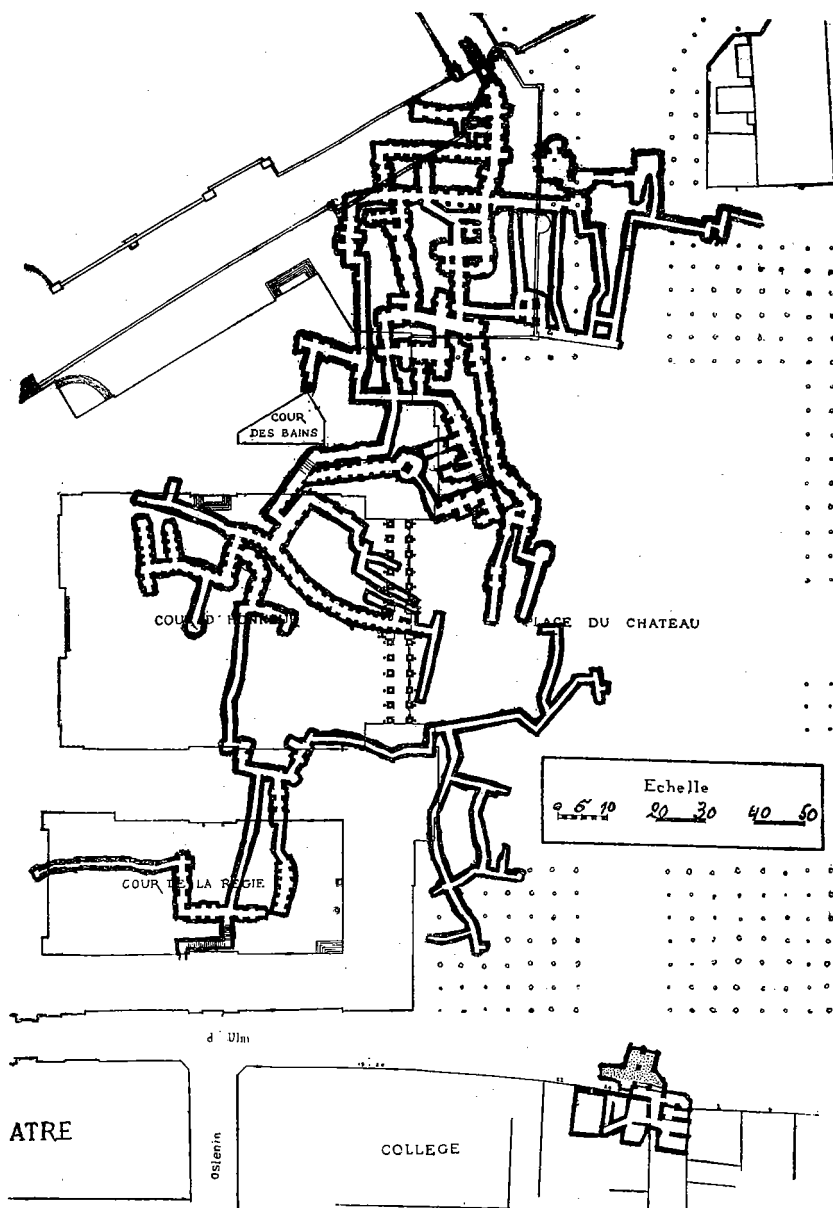
« Milieu de la rue du Château et des Potiers. »

« Rue qui conduit au puits Gobin. »

« Suite des carrières de la grande rue du Château. »

« Puits Gobin. »

Les voûtes, à gauche, s'élèvent à 6 pieds 6 pouces et sont parfaitement faites.



Reproduction d'un Plan  
des Souterrains du Palais de Compiègne  
dressé en 1834

Dans ce voisinage, ce qui nous a le plus frappés, c'est un pillier très haut de 4 pieds de face et d'autres jambes de force bien maçonnées; un escalier en belles pierres dures de 7 marches conduisant à une issue que nous présumons être celle du côté des avenues; un autre escalier de 9 marches dans la même forme; un très fort massif qui sert probablement pour des latrines et autour duquel se voient beaucoup de stalactites et, dans plusieurs endroits, une substance pierreuse, blanche comme de la crème.

M. Bonnelet y a travaillé en 1784. Les réparations ont monté, dit-on, à 400.000 francs; elles ont été au compte de M. Denis qui y travaillait en 1728 et 1729.

Cette date ne me paraît pas exacte; ce qui l'est plus, c'est que Denis a dit qu'on avait commencé à bâtir dans ces carrières en 1723; que cet endroit était destiné autrefois aux habitants de la ville pour tirer les pierres nécessaires à la construction de leurs maisons.

Ces carrières sont composées de calcaire grossier de la même nature que celui de Margny et du même âge; moins hautes cependant, puisque la protubérance sur laquelle est assis le Palais n'a que 50 pieds au-dessus du niveau de la rivière.

Les extractions de pierres faites anciennement dans la masse ne me paraissent pas avoir plus de 15 pieds d'élévation dans quelques endroits qui sont soutenus par des pilliers maçonnés.»

Le 13 octobre 1863, c'est-à-dire un peu moins de cent ans après celle ordonnée par le marquis de Marigny et environ 50 ans après celle de M. Léré, une nouvelle visite des souterrains du Château fut faite, sur l'invitation de M. Blaise, inspecteur des bâtiments du Palais, par M. de Marsy, conservateur du musée, ancien secrétaire de la société historique, dont voici la relation.

« Le 13 octobre 1863, sur l'invitation de M. Blaise, inspecteur des bâtiments du Palais, avec MM. de la Panouse, du Breton et de Rigny, armés d'une lanterne à deux bougies, nous descendîmes par l'escalier des fourrières et nous arrivâmes dans les souterrains. Les flèches qui y sont gravées indiquent le moyen de revenir à l'escalier. Nous avons



marché, pendant deux heures, dans une partie des galeries. En 1833, on y a fait de grandes réparations et de nombreux travaux de consolidation.

Avant la Révolution on avait déjà placé des points de repère indiquant le lieu où on se trouvait.

Nous avons remarqué les inscriptions suivantes tracées en lettres majuscules :

TROUS SOUS LE PAVILLION  
 DU MAJOR DES GARDES FRANÇAISES  
 R<sup>te</sup> QUI CONDUIT AU PUIT GOBIN  
 BATIMENT NEUF  
 ANGLE DU BATIMENT NEUF  
 LOGEMENT DU CONCIERGE DU CHATEAU  
 MAISON DE M<sup>r</sup> LE FERON  
 JARDIN DE M<sup>r</sup> LE FERON  
 RUE VUIDE BOURSE  
 PRÈS L'HOTEL DU GRAND ECUYER  
 MILIEU DE LA RUE DU CHATEAU  
 ET DES POTIERS  
 MAISON GRIMOVAL

Nombre de gens y ont mis leurs noms à des époques très différentes. Nous avons remarqué :

« Esmangart et Cayrol 1792 — Saint-Macavy, etc ».

Dans un coin nous avons trouvé une grosse sphère de pierre de plus de 50 centimètres de diamètre, qui était un boulet ou un haut de colonne.

Près d'un escalier muré, nous avons lu ces mots :

AN XI  
 Ici furent trouvés  
 les ossements d'un malheureux  
 trouvé là, mort,  
 sous ce soupirail.

C'était raconte-t-on, un élève de l'école des arts et métiers établie au Château, qui se perdit et mourut.

Il y a au moins deux étages de galeries ou on remarque de grands travaux d'art.

Un plan de ces souterrains existe dans les bureaux des bâtiments du Château.

La rue Vuide-Bourse est aujourd'hui la rue d'Alger et l'hôtel du grand écuyer est le pâté de maisons Th. Dupuis, de Monchy, de Gilocourt, Rendu, etc.»

Signé: A. DE MARSY,  
*Conservateur du Musée.*

A propos des souterrains du Palais, qu'il me soit permis, en terminant, de citer quelques passages du livre si intéressant de M. Robert Lefèvre « Compiègne pendant la guerre ».

« Ce fut le 3 avril 1917 qu'arrivait à Compiègne le Grand Quartier Général ou, suivant la mode des abréviations, le G. Q. G., trois lettres fatidiques qui se prononçaient avec beaucoup de respect.

Le G. Q. G. occupait, rien que par ses bureaux, tout le Palais.

En 1918, la situation de Compiègne, enjeu de l'offensive allemande, était devenue très tragique. Dès que les sirènes faisaient entendre leur chant sinistre, vers 7 heures et demi du soir, les Compiégnois descendaient dans leurs caves. Les abris collectifs: mairie, manutention, grandes caves réservées, étaient des plus fréquentées par ceux qui ne se croyaient pas en sécurité dans leur maison ou qui aimaient mieux ne pas se sentir seuls au moment du danger.

L'ancienne abbaye de Saint-Corneille, en particulier, avec ses doubles caves voûtées, offrait un asile presque inviolable et c'était à coup sûr le meilleur endroit de tout Compiègne pour passer le temps des alertes.

Les caves du Palais avaient été déblayées pour recevoir tous les services du G. Q. G. A quinze mètres au-dessous du sol, ces longues galeries creusées, de distance en distance, de niches profondes, avaient été transformées sommairement en bureaux, en vue de la continuation du travail. Ces cavernes étaient si profondément enfoncées dans le sol, qu'on n'y entendait pas le bruit des détonations.

Un règlement affiché dans tous les bureaux prescrivait que, en cas d'alerte, les officiers et les secrétaires devaient y descendre, en suivant un itinéraire déterminé. Car le dédale de ces couloirs souterrains était fort compliqué.

---

Une ouverture fut pratiquée, à l'usage de la population civile, au fond du fossé du parc.

Le général Pétain, lui-même, avait une chambre dans un de ces couloirs froids et humides.»

Je crois enfin devoir rappeler que le 22 avril 1927, après sa séance mensuelle, la Société historique, avait été autorisée à visiter les souterrains du Palais. Cette exploration eut lieu sous la conduite de M. Dorival. Mais, en raison du grand nombre de couloirs qui constituent un véritable labyrinthe, il ne fut possible d'en explorer que quelques-uns, qui semblent avoir été complètement refaits, vraisemblablement dans le courant du 18<sup>e</sup> siècle.

L. HAMON.

---